

Voici le début du roman

Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre, un homme suivait seul la grande route de Marchiennes à Montsou, dix kilomètres de pavé coupant tout droit, à travers les champs de betteraves. Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir, et il n'avait la sensation de l'immense horizon plat que par les souffles du vent de mars, des rafales larges comme sur une mer, glacées d'avoir balayé des lieues de marais et de terres nues. Aucune ombre d'arbre ne tachait le ciel, le pavé se déroulait avec la rectitude d'une jetée, au milieu de l'embrun aveuglant des ténèbres.

L'homme était parti de Marchiennes vers deux heures. Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste et de son pantalon de velours. Un petit paquet, noué dans un mouchoir à carreaux, le gênait beaucoup ; et il le serrait contre ses flancs, tantôt d'un coude, tantôt de l'autre, pour glisser au fond de ses poches les deux mains à la fois, des mains gourdes que les lanières du vent d'est faisaient saigner. Une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour. Depuis une heure, il avançait ainsi, lorsque, sur la gauche, à deux kilomètres de Montsou, il aperçut des feux rouges, trois brasiers brûlant au plein air, et comme suspendus. D'abord, il hésita, pris de crainte ; puis, il ne put résister au besoin douloureux de se chauffer un instant les mains.

Un chemin creux s'enfonçait. Tout disparut. L'homme avait à droite une palissade, quelque mur de grosses planches fermant une voie ferrée ; tandis qu'un talus d'herbe s'élevait à gauche, surmonté de pignons confus, d'une vision de village aux toitures basses et uniformes. Il fit environ deux cents pas. Brusquement, à un coude du chemin, les feux reparurent près de lui, sans qu'il comprît davantage comment ils brûlaient si haut dans le ciel mort, pareils à des lunes fumeuses. Mais, au ras du sol, un autre spectacle venait de l'arrêter. C'était une masse lourde, un tas écrasé de constructions, d'où se dressait la silhouette d'une cheminée d'usine ; de rares lueurs sortaient des fenêtres encrassées, cinq ou six lanternes tristes étaient pendues dehors, à des charpentes dont les bois noircis alignaient vaguement des profils de tréteaux gigantesques ; et, de cette apparition fantastique, noyée de nuit et de fumée, une seule voix montait, la respiration grosse et longue d'un échappement de vapeur, qu'on ne voyait point.

Alors, l'homme reconnut une fosse. Il fut repris de honte : à quoi bon ? il n'y aurait pas de travail. Au lieu de se diriger vers les bâtiments, il se risqua enfin à gravir le terril sur lequel brûlaient les trois feux de houille, dans des corbeilles de fonte, pour éclairer et réchauffer la besogne. Les ouvriers de la coupe à terre avaient dû travailler tard, on sortit encore les débris inutiles. Maintenant, il entendait les moulineurs pousser les trains sur les tréteaux, il distinguait des ombres vivantes culbutant les berlines, près de chaque feu.

— Bonjour, dit-il en s'approchant d'une des corbeilles.

Tournant le dos au brasier, le charretier était debout, un vieillard vêtu d'un tricot de laine violette, coiffé d'une casquette en poil de lapin ; pendant que son cheval, un gros cheval jaune, attendait, dans une immobilité de pierre, qu'on eût vidé les six berlines montées par lui.

Questions : (réponses rédigées, justifiées, avec citations)

1. Qu'avez-vous appris de cet homme seul sur la route ?

Nous savons qu'il a froid « grelottant », « mains gourdes » qui saignent à cause du vent ; il est misérable « petit paquet », « coton aminci » de sa veste. Il n'a qu'un seul bagage donc. Il n'a ni travail ni logement « sans travail et sans gîte ». Le narrateur ne lui a pas encore attribué de nom « L'homme ». C'est un ouvrier. Il a peur à la vue des brasiers « il hésita, pris de crainte »

2. Le paysage dans lequel il évolue est-il agréable ?

Le paysage est inhospitalier (pas accueillant), voire hostile (ennemi) : plaine rase, ténèbres, rafales de vent, paysage qui disparaît parfois. « Tout disparut ». Le noir domine. Le paysage paraît effrayant.

3. A quel moment de la journée le roman débute-t-il ? Pourquoi, selon vous ?

Il est après deux heures du matin « L'homme était parti [...] vers deux heures ». La nuit est « sans étoiles ». On devine qu'il marche depuis un certain temps « depuis une heure », qu'il espère le lever du jour pour avoir moins froid. Ce choix de la nuit rend la scène plus inquiétante mais aussi plus réaliste (les mineurs travaillent la nuit aussi). L'obscurité peut aussi faire penser à la fosse, à la mine, aux galeries souterraines : elle prépare à cet univers où le noir domine.

4. Quelle est la part de réalisme et de fantastique dans cet extrait ?

La description du paysage, le portrait du personnage comportent de nombreux détails qui semblent proches d'une possible réalité. Le vocabulaire est précis, technique « coton, velours », « fosse, cinq ou six lanternes », « terril, houille, corbeilles de fonte, moulineurs ».

Le fantastique provient de la vision des couleurs, modifiée par « les feux de houille » : cheval jaune. Il provient aussi et surtout des figures de style (comparaisons et métaphores) et de l'isolement du personnage dans les ténèbres. Il a peur et le vocabulaire de la mort est très présent « ciel mort, noyée, pendues ».

5. Relevez des figures de style, nommez-les et expliquez-les.

On peut noter des métaphores : « épaisseur d'encre, tachait le ciel, les lanières du vent » : le paysage ressemble à un tableau noir et violent qui maltraite le marcheur.

Il y a aussi des personnifications « les souffles du vent de mars, la silhouette d'une usine, la respiration d'un échappement de vapeur » : elles orientent le paysage vers le fantastique. Le paysage et les objets restent une menace pour les hommes. Cette respiration peut aussi faire penser à un dragon endormi.

On trouve enfin des comparaisons « larges comme sur une mer, pareils à des lunes fumeuses » : la nature devient immense, instable et menaçante (la mer) ou brouille la vision comme pour nous faire entrer dans un univers flou, irréel.

6. Proposez un titre à cet extrait.

On peut garder l'aspect mystérieux et inquiétant : La ténébreuse Marche, Un Marcheur dans la nuit, Dans la nuit noire, etc. Ou montrer l'aspect réaliste : Un Misérable sur la route, la découverte du monde de la mine, etc.

Extrait 2 : Lecture et questions (suite du roman)

Le manœuvre employé au culbuteur, un gaillard roux et efflanqué, ne se pressait guère, pesait sur le levier d'une main endormie. Et là-haut, le vent redoublait, une bise glaciale, dont les grandes haleines régulières passaient comme des coups de faux.

—Bonjour, répondit le vieux.

Un silence se fit. L'homme, qui se sentait regardé d'un œil méfiant, dit son nom tout de suite.

—Je me nomme Etienne Lantier, je suis machineur... Il n'y a pas de travail ici ?

Les flammes l'éclairaient, il devait avoir vingt et un ans, très brun, joli homme, l'air fort malgré ses membres menus.

Rassuré, le charretier hochait la tête.

—Du travail pour un machineur, non, non... Il s'en est encore présenté deux hier. Il n'y a rien.

Une rafale leur coupa la parole. Puis, Etienne demanda, en montrant le tas sombre des constructions, au pied du terril :

—C'est une fosse, n'est-ce pas ?

Le vieux, cette fois, ne put répondre. Un violent accès de toux l'étranglait. Enfin, il cracha, et son crachat, sur le sol empourpré, laissa une tache noire.

—Oui, une fosse, le Voreux... Tenez ! le coron est tout près.

A son tour, de son bras tendu, il désignait dans la nuit le village dont le jeune homme avait deviné les toitures. Mais les six berlines étaient vides, il les suivit sans un claquement de fouet, les jambes raidies par des rhumatismes ; tandis que le gros cheval jaune repartait tout seul, tirait pesamment entre les rails, sous une nouvelle bourrasque, qui lui hérissait le poil.

Le Voreux, à présent, sortait du rêve. Etienne, qui s'oubliait devant le brasier à chauffer ses pauvres mains saignantes, regardait, retrouvait chaque partie de la fosse, le hangar goudronné du criblage, le beffroi du puits, la vaste chambre de la machine d'extraction, la tourelle carrée de la pompe d'épuisement. Cette fosse, tassée au fond d'un creux, avec ses constructions trapues de briques, dressant sa cheminée comme une corne menaçante, lui semblait avoir un air mauvais de bête goulue, accroupie là pour manger le monde. Tout en l'examinant, il songeait à lui, à son existence de vagabond, depuis huit jours qu'il cherchait une place ; il se revoyait dans son atelier du chemin de fer, giflant son chef, chassé de Lille, chassé de partout ; le samedi, il était arrivé à Marchiennes, où l'on disait qu'il y avait du travail, aux Forges ; et rien, ni aux Forges, ni chez Sonnevillie, il avait dû passer le dimanche caché sous les bois d'un chantier de charronnage, dont le surveillant venait de l'expulser à deux heures de la nuit. Rien, plus un sou, pas même une croute : qu'allait-il faire ainsi par les chemins, sans but, ne sachant seulement où s'abriter contre la bise ? Oui, c'était bien une fosse, les rares lanternes éclairaient le carreau, une porte brusquement ouverte lui avait permis d'entrevoir les foyers des générateurs, dans une clarté vive. Il s'expliquait jusqu'à l'échappement de la pompe, cette respiration grosse et longue, soufflant sans relâche, qui était comme l'haleine engorgée du monstre.

Le manœuvre du culbuteur, gonflant le dos, n'avait pas même levé les yeux sur Etienne, et celui-ci allait ramasser son petit paquet tombé à terre, lorsqu'un accès de toux annonça le retour du charretier. Lentement, on le vit sortir de l'ombre, suivi du cheval jaune, qui montait six nouvelles berlines pleines.

—Il y a des fabriques à Montsou ? demanda le jeune homme.

Le vieux cracha noir, puis répondit dans le vent :

—Oh ! ce ne sont pas les fabriques qui manquent. Fallait voir ça, il y a trois ou quatre ans ! Tout ronflait, on ne pouvait trouver des hommes, jamais on n'avait tant gagné... Et voilà qu'on se remet à se serrer le ventre. Une vraie pitié dans le pays, on renvoie le monde, les ateliers ferment les uns après les autres... Ce n'est peut-être pas la faute de l'empereur ; mais pourquoi va-t-il se battre en Amérique ? Sans compter que les bêtes meurent du choléra, comme les gens.

Alors, en courtes phrases, l'haleine coupée, tous deux continuèrent à se plaindre. Etienne racontait ses courses inutiles depuis une semaine ; il fallait donc crever de faim ? bientôt les routes seraient pleines de mendiants. Oui, disait le vieillard, ça finirait par mal tourner, car il n'était pas Dieu permis de jeter tant de chrétiens à la rue.

—On n'a pas de la viande tous les jours.

—Encore si l'on avait du pain !

—C'est vrai, si l'on avait du pain seulement !

Leurs voix se perdaient, des bourrasques emportaient les mots dans un hurlement mélancolique.

—Tenez ! reprit très haut le charretier en se tournant vers le midi, Montsou est là...

Questions : (mêmes consignes !)

1. Que savez-vous de nouveau sur le personnage principal ?

Il s'appelle Etienne Lantier. Il cherche un emploi. Il vit comme un vagabond depuis qu'il a été licencié des chemins de fer pour avoir « giflé son chef ».

2. Quelle image le lecteur se fait-il déjà de cet univers ? Est-il inquiétant ?

C'est un univers sombre, violent, dangereux. Le chômage, la misère, la mauvaise santé sont des réalités quotidiennes. La famine est possible.

3. Quels sont les points communs et les différences entre Etienne Lantier et le charretier ?

Ils appartiennent tous les deux au monde ouvrier, marqué par la pauvreté.

Le charretier a pour surnom « Bonnemort » : il est âgé de cinquante-huit ans « cheveux blancs et rares » ; il n'a pas une bonne santé (crache du sang) ; il travaille depuis cinquante ans « je n'avais pas huit ans ».

Etienne Lantier est « machineur » et cherche du travail. Il est jeune « vingt et un ans, très brun, joli homme, l'air fort ». Il n'est pas de la région, il vient « du Midi ».

4. Quels sont les principaux thèmes abordés dans cet extrait ?

Cet extrait aborde les thèmes des difficiles conditions de travail des ouvriers à la mine, de la pauvreté, du chômage, de la violence sociale.

Extrait 3 : Lecture et questions (suite du roman)

Et, de sa main tendue de nouveau, il désigna dans les ténèbres des points invisibles, à mesure qu'il les nommait. Là-bas, à Montsou, la sucrerie Fauvelle marchait encore, mais la sucrerie Hoton venait de réduire son personnel, il n'y avait guère que la minoterie Dutilleul et la corderie Bleuze pour les câbles de mine, qui tinssent le coup. Puis, d'un geste large, il indiqua au nord, toute une moitié de l'horizon : les ateliers de construction Sonnevillle n'avaient pas reçu les deux tiers de leurs commandes habituelles ; sur les trois hauts fourneaux des Forges de Marchiennes, deux seulement étaient allumés ; enfin, à la verrerie Gagebois, une grève menaçait, car on parlait d'une réduction de salaire.

— Je sais, je sais, répétait le jeune homme à chaque indication. J'en viens.

— Nous autres, ça va jusqu'à présent, ajouta le charretier. Les fosses ont pourtant diminué leur extraction. Et regardez, en face, à la Victoire, il n'y a aussi que deux batteries de fours à coke qui flambent.

Il cracha, il repartit derrière son cheval somnolent, après l'avoir attelé aux berlines vides.

Maintenant, Etienne dominait le pays entier. Les ténèbres demeuraient profondes, mais la main du vieillard les avait comme emplies de grandes misères, que le jeune homme, inconsciemment, sentait à cette heure autour de lui, partout, dans l'étendue sans bornes. N'était-ce pas un cri de famine que roulait le vent de mars, au travers de cette campagne nue ? Les rafales s'étaient enragées, elles semblaient apporter la mort du travail, une disette qui tuerait beaucoup d'hommes. Et, les yeux errants, il s'efforçait de percer les ombres, tourmenté du désir et de la peur de voir. Tout s'anéantissait au fond de l'inconnu des nuits obscures, il n'apercevait, très loin, que les hauts fourneaux et les fours à coke. Ceux-ci, des batteries de cent cheminées plantées obliquement, alignaient des rampes de flammes rouges ; tandis que les deux tours, plus à gauche, brûlaient toutes bleues en plein ciel, comme des torches géantes. C'était d'une tristesse d'incendie, il n'y avait d'autres levers d'astres, à l'horizon menaçant, que ces feux nocturnes des pays de la houille et du fer.

— Vous êtes peut-être de la Belgique ? reprit derrière Etienne le charretier, qui était revenu.

Cette fois, il n'amenait que trois berlines. On pouvait toujours culbuter celles-là : un accident arrivé à la cage d'extraction, un écrou cassé, allait arrêter le travail pendant un grand quart d'heure. En bas du terril, un silence s'était fait, les moulineurs n'ébranlaient plus les tréteaux d'un roulement prolongé. On entendait seulement sortir de la fosse le bruit lointain d'un marteau, tapant sur de la tôle.

— Non, je suis du Midi, répondit le jeune homme.

Le manœuvre, après avoir vidé les berlines, s'était assis à terre, heureux de l'accident ; et il gardait sa sauvagerie muette, il avait simplement levé de gros yeux éteints sur le charretier, comme gêné par tant de paroles. Ce dernier, en effet, n'en disait pas si long d'habitude. Il fallait que le visage de l'inconnu lui convînt et qu'il fût pris d'une de ces démanagements de confidences, qui font parfois causer les vieilles gens tout seuls, à haute voix.

— Moi, dit-il, je suis de Montsou, je m'appelle Bonnemort.

Le vieux eut un ricanement d'aise, et montrant le Voreux :

— Oui, oui... On m'a retiré trois fois de là-dedans en morceaux, une fois avec tout le poil roussi, une autre avec de la terre jusque dans le gésier, la troisième avec le ventre gonflé d'eau comme une grenouille... Alors, quand ils ont vu que je ne voulais pas crever, ils m'ont appelé Bonnemort, pour rire.

Sa gaieté redoubla, un grincement de poulie mal graissée, qui finit par dégénérer en un accès terrible de toux. La corbeille de feu, maintenant, éclairait en plein sa grosse tête, aux cheveux blancs et rares, à la face plate, d'une pâleur livide, maculée de taches bleuâtres. Il était petit, le cou énorme, les mollets et les talons en dehors, avec de longs bras dont les mains carrées tombaient à ses genoux. Du reste, comme son cheval qui demeurait immobile sur les pieds, sans paraître souffrir du vent, il semblait en pierre, il n'avait l'air de se douter ni du froid ni des bourrasques sifflant à ses oreilles. Quand il eut toussé, la gorge arrachée par un raclement profond, il cracha au pied de la corbeille, et le terre noircit.

Etienne le regardait, regardait le sol qu'il tachait de la sorte.

—Il y a longtemps, reprit-il, que vous travaillez à la mine ?

Bonnemort ouvrit tout grand les deux bras

—Longtemps, ah ! oui !... Je n'avais pas huit ans, lorsque je suis descendu, tenez ! juste dans le Voreux, et j'en ai cinquante-huit, à cette heure. Calculez un peu... J'ai tout fait là-dedans, galibot, d'abord, puis herscheur, quand j'ai eu la force de rouler, puis haveur pendant dix-huit ans. Ensuite, à cause de mes sacrées jambes, ils m'ont mis de la coupe à terre, remblayeur, raccommodeur, jusqu'au moment où il leur a fallu me sortir du fond, parce que le médecin disait que j'allais y rester. Alors, il y a cinq années de cela, ils m'ont fait charretier... Hein ? c'est joli, cinquante ans de mine, dont quarante-cinq au fond !

Tandis qu'il parlait, des morceaux de houille enflammés, qui, par moments, tombaient de la corbeille, allumaient sa face blême d'un reflet sanglant.

—Ils me disent de me reposer, continua-t-il. Moi, je ne veux pas, ils me croient trop bête !... J'irai bien deux années, jusqu'à ma soixantaine, pour avoir la pension de cent quatre-vingts francs. Si je leur souhaitais le bonsoir aujourd'hui, ils m'accorderaient tout de suite celle de cent cinquante. Ils sont malins, les bougres !... D'ailleurs, je suis solide, à part les jambes. C'est, voyez-vous, l'eau qui m'est entrée sous la peau, à force d'être arrosé dans les tailles. Il y a des jours où je ne peux pas remuer une patte sans crier.

Questions : (mêmes consignes !)

1. Expliquez pourquoi Bonnemort veut continuer à travailler.

Bonnemort veut continuer à travailler deux ans de plus pour pouvoir gagner trente francs de plus, quand il sera retraité « pour avoir la pension ». Il pense être ainsi plus malin que son patron. En effet, s'il part tout de suite, il ne touchera que cent cinquante francs par mois tandis que s'il part dans deux ans, il touchera cent quatre-vingts francs.

2. Pensez-vous qu'il fasse le bon choix ? Pourquoi ?

Bonnemort pense faire le bon choix mais le lecteur se rend compte que ce mineur a une santé tellement fragile qu'il mourra avant soixante ans ou bien qu'il ne profitera pas longtemps de sa retraite, pour la même raison de santé.

3. Est-il souhaitable qu'Etienne se fasse embaucher dans cette mine de charbon ? Pourquoi ?

D'un côté, son embauche lui permettrait de ne plus être un vagabond, de pouvoir manger, se loger ; de l'autre, il risque d'y perdre la santé ou de mourir dans un accident.

4. En quoi ces trois extraits proposent-ils une vision pessimiste de la vie et de la société ?

Les hommes paraissent fragiles : le vent, le froid les agressent.

Le monde du travail est instable et précaire : on peut perdre son emploi à cause d'un mauvais geste (gifle).

Le risque est de devenir rapidement un déclassé, un vagabond, un mendiant.

L'environnement de travail est lugubre, effrayant, inhumain. Le Voreux ressemble à un monstre, un ogre.

La vie des ouvriers se résume à travailler dès l'enfance et pendant cinquante ans en contractant des maladies ou en mourant accidentellement.

5. Montrez que la mort est fortement symbolisée dans ces trois extraits.

La mort apparaît d'abord dans le paysage (ténèbres) et les constructions qui servent à descendre dans la mine (image du monstre).

Elle apparaît aussi dans le surnom du charretier : « Bonnemort »

Enfin, travailler pendant « quarante-cinq ans » au fond d'une mine est déjà une sorte de mort symbolique puisqu'on est enterré toute la journée.

Expression écrite :

Imaginez, à la manière de Zola, un dialogue entre deux hommes, l'un ouvrier, l'autre cherchant le même travail (mécaniciens, maçons, charpentiers, etc.)

Votre dialogue sera ponctué de passages de description et du portrait de chaque personnage. (30 lignes minimum).

« Bonjour, je cherche du travail, on m'a dit qu'il y en avait par ici ... »

L'homme dut répéter sa phrase plusieurs fois. En effet, le bruit du compresseur, joint à celui de la pluie qui martelait les ardoises, couvrait ses paroles. L'un des couvreurs pointa l'index vers l'inconnu et cria au patron qui se trouvait sur l'échafaudage en aluminium : « Quelqu'un veut vous causer ! »

Le patron se retourna et voici le triste spectacle qu'il découvrit : un jeune homme, en bermuda, trempé par l'averse, des mèches blondes dans les yeux, et qui le fixait avec un air d'oiseau apeuré.

—Grimpez à l'échafaud ! J'entends rien !

Avec une agilité extraordinaire, le jeune homme bondit sur une traverse, leva la jambe droite, poussa fort sur ses deux bras et se retrouva sur la passerelle. Le patron sourit : avait-il compris son jeu de mots ? La vie d'un couvreur est périlleuse...

Voici un petit exemple de début d'expression pour vous encourager à écrire et lire !

Grammaire : La phrase négative

Transformez ces phrases déclaratives affirmatives en phrases déclaratives négatives. Attention à la coordination ! :

1. Le vent souffle toujours. **Le vent ne souffle jamais. / Le vent ne souffle pas toujours.**
2. Le vent souffle encore. **Le vent ne souffle plus. / Le vent ne souffle pas encore.**
3. Le vent a tout balayé. **Le vent n'a rien balayé. / Le vent n'a pas tout balayé.**
4. Le vent a brisé toutes les fleurs. **Le vent n'a brisé aucune fleur. / Le vent n'a pas brisé toutes les fleurs**
5. Tout le monde aime le vent. **Personne n'aime le vent. / tout le monde n'aime pas le vent.**
6. Quelqu'un est sorti. **Personne n'est sorti. / Quelqu'un n'est pas sorti.**
7. L'orage a détruit les roses et le potager. **L'orage n'a détruit ni les roses ni le potager.**
8. Pierre apprécie le vin et la bière. **Pierre n'apprécie ni le vin ni la bière.**
9. Ont-ils du papier et des feutres ? **Ils n'ont ni papier ni feutres.**
10. Ecrivez ou dessinez sur mon cahier. **Vous n'écrivez ni ne dessinez sur mon cahier.**

Vous avez remarqué que, parfois, deux solutions sont possibles, mais que, dans ce cas, les deux phrases ont deux sens différents ! Certaines transformations étaient difficiles, puisqu'il ne fallait pas oublier de les mettre au type déclaratif !